

# L'AVENIR DU CRÉTINISME

Pascal Engel  
Genève

## *Summary*

*I take up here Kevin Mulligan's idea that stupidity – actually foolishness – is insensitivity to the values of knowledge, and argue that this marks the difference between the classical conception and the romantic one. I conclude with some loose considerations about stupidity in contemporary philosophical productions.*

« Il nous arrive parfois de penser que le contraire de  
« crétin » ne serait pas « intelligent », mais « sobre ».

Fruttero et Lucentini, *Il ritorno del cretino*, Mondadori, 1992, tr.  
fr. Arléa 1993

Devenue Force industrielle, l'Intelligence a été mise en contact et en  
concurrence avec les Forces du même ordre mais qui la passent de  
beaucoup comme force et comme industrie

Charles Maurras, *L'avenir de l'intelligence*, 1903

## *1. Le dimanche de l'esprit*

On a coutume de dire que l'avenir de la science coïncide avec celui de la bêtise. Au moment même où Renan écrivait sa *Prière sur l'Acropole* et sa célébration de la raison, Flaubert aurait vu que l'envers du décor était la montée du crétinisme. Il est toujours délicat de se livrer à l'histoire rétrospective de la raison et de la déraison, mais il me semble que ce thème – la raison et la science renforcent plus la bêtise que la déraison et l'absence de raison – datent du second romantisme, et appartiennent bien plus à Baudelaire, à Mallarmé, à Valéry et aux auteurs contemporains qu'aux premiers romantiques. Jean Paul

écrivit un *Eloge de la bêtise* en 1781, mais son inspiration est bien plus proche de celle d'Erasme et de Swift que de celle de Flaubert ou Villiers près d'un siècle plus tard<sup>1</sup>. Kevin Mulligan, en musilien, a écrit depuis longtemps sur la bêtise, et je n'entends pas ici faire autre chose que d'ajouter une note à ses travaux pionniers<sup>2</sup>.

## 2. *Bêtise, intelligence et rationalité*

La conception la plus répandue de la bêtise est qu'elle est un défaut intellectuel et cognitif, un manque d'intelligence. Le langage ordinaire désigne celui qui est bête comme un idiot, un crétin ou un imbécile, et de tels termes caractérisent habituellement un défaut de l'entendement ou du jugement. Encore faut-il distinguer le défaut dans la compétence (propre à ceux à qui, comme on dit, il manque une case) et le défaut dans la performance. Une chose est d'être un crétin ou une buse parce que certaines facultés intellectuelles nécessaires à l'intelligence vous font défaut. Autre chose est d'être un idiot parce qu'on manque du jugement comme capacité d'appliquer les règles de l'entendement. On peut avoir les facultés sans avoir le jugement. Kant sanctionne cet usage quand il écrit dans un passage fameux :

« Le manque de jugement (*Mangel an Urteilskraft*) est proprement ce que l'on appelle stupidité (*Dummheit*), et à ce vice il n'y a pas de remède. Une tête obtuse ou bornée en laquelle il ne manque que le degré d'entendement convenable et de concepts qui lui sont propres, peut fort bien arriver par l'instruction jusqu'à l'érudition. Mais comme alors, le plus souvent, ce défaut accompagne aussi

---

<sup>1</sup> Jean Paul, *Eloge de la bêtise*, tr. fr N. Briand, préface de Hermann Hesse, Paris, Corti 1993.

<sup>2</sup> Notamment « valeurs cognitives », *Le magazine littéraire*, 361, janvier 1998, p. 78-79, « Normes éthiques et normes cognitives » (avec P. Engel), *Cités*, 14, 2003 ; « Ironie, valeurs cognitives et bêtise ». *Philosophiques*, Volume 35, numéro 1, *Les valeurs de l'ironie*, ed. P. Engel printemps 2008, p. 89-107, « Torheit, Vernunftlichkeit und der Wert des Wissens, in *Wissen und Werte*, G. Schönrich ed. Paderborn, Mentis Verlag, 27-44, 2009

La philosophie de la bêtise – ou plutôt l'essayisme sur la bêtise - est un genre très pratiqué aujourd'hui. Elle donne lieu à des sottisiers, des encyclopédies et nombre d'essais littéraires ou plus ou moins philosophiques. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, 1968, Michel Adam, *Essai sur la bêtise*, 1975, Clément Rosset, *Le réel, Traité de l'idiotie*, Paris, Minuit, 1977, et Alain Roger, *Bréviaire de la bêtise*, Paris, Gallimard 2008., sont les livres les plus théoriques sur la question en français. Les livres et les articles sur la bêtise abondent, sans doute parce que la peur d'être dupe de la bêtise monte autant que le niveau de la bêtise elle-même. Mais à ma connaissance très peu de ces essais, aussi documentés soient-ils, touchent au cœur du problème.

l'autre, il n'est pas rare de trouver des hommes très instruits qui laissent incessamment apercevoir dans l'usage qu'ils font de leur science ce vice irrémédiable. »<sup>3</sup>

Mais que la bêtise tienne au fond (l'entendement et ses concepts) ou à la forme (la capacité à en appliquer les catégories à l'expérience, à bien faire tomber les intuitions sous les concepts), elle demeure, selon cette conception, un déficit intellectuel. *Bonward et Pécuchet* l'illustre parfaitement. Ils sont deux imbéciles non pas parce qu'ils ne savent rien – au contraire la quantité de savoir qu'ils sont capables d'assimiler est prodigieuse et encyclopédique – mais parce qu'ils ne sont pas capables de l'appliquer. Ils ne savent pas mettre leurs intuitions sous leurs concepts : en termes kantien leurs concepts sont vides et leurs intuitions sont aveugles<sup>4</sup>.

Cette conception intellectualiste de la bêtise est particulièrement bien représentée au sein de la psychologie contemporaine, qui tend à assimiler la bêtise à un défaut de rationalité manifesté dans l'exercice du jugement. Un grand nombre de travaux de psychologie cognitive et sociale depuis plus d'un demi siècle se sont employés à montrer que les humains commettent des erreurs systématiques de raisonnement en ne parvenant pas à appliquer des schèmes d'inférence logiques élémentaires. On montre par exemple que les gens échouent à faire des inférences déductives en *modus tollens* (tâche de Wason), qu'ils font des erreurs élémentaires avec le maniement des probabilités, en traitant par exemple la conjonction de la probabilité de deux événements comme plus élevée que celle d'un des conjoints (paralogisme de la conjonction) ou en ignorant systématiquement le taux de base dans des inférences statistiques élémentaires<sup>5</sup>. Ces erreurs de raisonnement ne sont pas simplement

---

<sup>3</sup> KrV tr. Anal. 2. B. Einl. Anm. (I 179—Rc 234) cf. K. Eisler, *Kant Lexicon* "Mangel an Urteilskraft". Einem solchen Gebrechen ist nicht abzuhelfen, KrV tr. Anal. 2. B. Einl. Anm. (I 179—Rc 234). Dummheit ist "Mangel an Urteilskraft ohne Witz", Anthr. § 46 (IV 117). Vgl. N 506—523

<sup>4</sup> Ceci est très bien vu par Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968. Pour prendre la mesure du savoir accumulé par les deux bonhommes, voir notamment Jean Gayon, « Agriculture et agronomie dans *Bonward et Pécuchet* de Gustave Flaubert », *Littérature*, n° 109, mars 1998, p. 59-73

<sup>5</sup> Kahneman, Slovic et Tverski, *Judgment under uncertainty, heuristics and biases*, P. Wason "Reasoning about a rule", 1966, et l'immense littérature à laquelle cet essai a donné lieu.

circonstanciennes ; elles sont profondes et constantes et elles persistent même chez les sujets qui ont reçu une instruction en logique et en statistiques. Le fait que les sujets s'écartent systématiquement des canons de la rationalité déductive (la logique élémentaire) et de ceux de la rationalité inductive et des probabilités (raisonnement bayésien) peut montrer, alternativement, trois choses :

- (a) les gens sont idiots. Ils sont tout simplement incapables de suivre les normes logiques appropriées;
- (b) les psychologues sont des idiots. Ils n'ont pas su prendre en compte toutes les variables qui affectent les inférences humaines, et qui, si elles étaient prises en compte, permettraient de montrer que les gens suivent en fait les règles appropriées;
- (c) Les logiciens sont des idiots. Ils évaluent le comportement logique par rapport à des critères normatifs inappropriés.<sup>6</sup>

La psychologie contemporaine du raisonnement ne valide évidemment pas la thèse la plus pessimiste (a) qui voudrait que les humains soient *massivement* irrationnels et en ce sens stupides. Mais elle montre au moins, pour reprendre le titre du livre de Paolo Legrenzi, qu'il n'est pas nécessaire d'être stupide pour faire des bêtises, c'est-à-dire des bourdes et des erreurs de raisonnement élémentaires<sup>7</sup>. Mais ces bourdes ou ces erreurs de raisonnement ne sont pas simplement occasionnelles ou circonstanciennes, selon la vision sous-jacente à ces programmes de recherche : elles sont constitutives de l'esprit humain. C'est pourquoi il est un peu naïf de prendre la posture de la raison ou des lumières et de proposer de « réformer le jugement » en corrigeant les erreurs de raisonnement par un meilleur entraînement<sup>8</sup>. Legrenzi donne l'exemple de Bill Clinton dans l'affaire Lewinski.

---

<sup>6</sup> P. Thagard *Computational philosophy of science*, MIT Press, 1988, et mon étude de ces options in P. Engel, « Logique, raisonnement et rationalité », in O. Houdé, ed. *Pensée logico-mathématique*, Paris, PUF 1993

<sup>7</sup> Paolo Legrenzi, *Non occorre essere stupidi per fare schiochezza*, Il Mulino, Bologna, 2009

<sup>8</sup> C'est la perspective, légèrement optimiste et naïve, de Massimo Piattelli-Palmarini, dans son introduction à cette littérature, *La réforme du jugement ou comment ne plus se tromper*, Paris, O. Jacob, 1998.

Bien que le président Clinton fût fort intelligent (il ne pouvait prêter au type de soupçons qui atteignaient George Bush), il a commis, dans l'affaire Lewinski, plusieurs bourdes notoires : manque d'anticipation, incapacité à évaluer les changements dans la situation (notamment dans les médias et l'usage d'internet), sous-évaluation du risque, trop grande confiance en soi, tendance à prendre ses désirs pour des réalités, et surtout conflit entre la tentation immédiate et les intérêts à long terme. Clinton n'est pas exceptionnel : nous avons tous les mêmes « tunnels mentaux » dans des circonstances différentes qui nous font mal gérer nos choix dans le temps<sup>9</sup>. Selon la conception de la rationalité qui ressort des travaux de la psychologie du raisonnement, les humains subissent des biais systématiques et inévitables aussi bien dans leurs jugements que dans leurs prises de décisions<sup>10</sup>. Selon cette conception les humains sont bêtes parce que leur intelligence subit des limitations nécessaires, qui sont des illusions cognitives, au même titre que sont inévitables les illusions visuelles. Du même coup, si nous sommes stupides, souvent ou quelquefois bien que pas toujours, nous n'y sommes pour rien.

Mais la lecture pessimiste (a) a été elle-même fortement critiquée, au moins sous trois plans. On objecte d'abord que les expériences supposées montrer que nous sommes souvent bêtes dans nos jugements et nos décisions testent en fait les performances des agents, qui sont souvent liées aux circonstances, mais pas leurs compétences, et elles n'invalident pas l'idée selon laquelle les humains ont une compétence rationnelle générale : la rationalité des agents est un trait a priori constitutif présumé par tout test d'intelligence, et non pas une propriété qu'on pourrait infirmer ou confirmer expérimentalement<sup>11</sup>. On objecte ensuite que tester la rationalité, et en ce sens l'intelligence, est largement dépendant des situations et des circonstances. Une anecdote rapportée par Daniel Dennett l'illustre. L'idiot du village est la risée de la population parce que chaque fois qu'on lui propose le choix

---

<sup>9</sup> Voir en particulier les travaux de George Ainslie, *Picoeconomics*, commentés par J. Elster, *Alchemies of the mind* et Gerard Reach, *Pourquoi se soigne-t-on ?* Le bord de l'eau, Bordeaux 2005

<sup>10</sup> Cf Nisbett and Ross, *Human Reasoning*, Prentice Hall, 1980, Levit/ Lubner, *Freakonomics*, tr. fr. Paris, Folio Gallimard, Morel, *Les décisions absurdes*, Paris, Gallimard

<sup>11</sup> L.J Cohen « Can Human rationality be tested experimentally ? » , *Behavioral and Brain sciences* 1981, D. Davidson, « Can there be a science of rationality ? » (1995) in *Problems of rationality*, Oxford, Oxford University Press

entre un *nickel* (cinq cents) et une *dime* (dix cents) il choisit le nickel. On lui demande les raisons de son choix et il répond : « Croyez vous que l'on me reproposerait ce choix si je choisisais à tous les coups une dime ? »<sup>12</sup> Enfin, on objecte que les modèles usuels de rationalité, que ce soit en économie en psychologie ou en sociologie, sont inadéquats à représenter la rationalité humaine. Ils sont abstraits, décontextualisés et prêtent aux agents une rationalité maximale, alors que la rationalité humaine est toujours située et contextuelle, limitée et suboptimale. Selon la conception de la rationalité « écologique » défendue par Gigerenzer notamment<sup>13</sup>, nombre d'erreurs attribuées par les psychologues de la tradition des « biais et des heuristiques » sont dues à des effets de « cadre » (*framing*) et de contenu auxquels les modèles formels ne sont pas sensibles. Quand on utilise pour les mêmes tâches (par exemple celle qui donne lieu au paralogisme de la conjonction) des modèles différents, comme les modèles fréquentistes pour les probabilités (plutôt que les modèles bayésiens), les soi-disant erreurs diminuent drastiquement. L'intelligence humaine ne procède pas selon des principes généraux tels que les lois logiques, mais selon des « heuristiques rapides et frugales » qui permettent d'économiser des ressources finies et situées. Si on adapte ainsi nos modèles de rationalité, les gens apparaissent bien moins idiots qu'ils n'en ont l'air. Le paradoxe de la conception écologique de la rationalité est qu'elle est tout autant une conception de l'intelligence que de la bêtise : nos bêtises sont adaptatives et si nous faisons des erreurs c'est parce qu'il nous faut optimiser notre comportement à notre environnement. Nous sommes donc nécessairement bêtes, et c'est, dans l'ensemble, une bonne chose. Ce serait le contraire qui serait inquiétant.

Mais que l'on adopte la conception normative ou la conception écologique de la rationalité, l'intelligence ou la bêtise demeurent conçues comme des compétences ou absences de compétences *intellectuelles* et *générales* s'exerçant dans des circonstances particulières de jugement et de décisions. Ainsi tout le monde les a, ou manque à les avoir, en partage, et chacun a sa part d'intelligence ou de bêtise,

---

<sup>12</sup> Dennett, *La stratégie de l'interprète*, Paris, Gallimard, 1991

<sup>13</sup> Cf. G. Gigerenzer, *Penser le risque*, Geneve, Markus Haller 2009

selon les circonstances. C'est une conception très démocratique de la bêtise, illustrée parfaitement par la devise de cet autre parangon de démocratie intellectuelle, Forrest Gump : « *Stupid is as stupid as stupid does* » - tout un chacun a sa part de stupidité. Il n'y a pas besoin d'être stupide pour faire des bêtises, et il n'y a pas besoin d'être intelligent pour se comporter intelligemment. Selon cette conception démocratique, la bêtise n'est pas une propriété de certains individus et de certains caractères, c'est une propriété de certains actes et de certains jugements, et il n'y a pas de *personnes* stupides qui auraient la bêtise en partage : elle est parfaitement partagée, comme le bon sens selon Descartes. Ce n'était ni la conception classique, ni la conception romantique de la bêtise.

## 2. *Bêtise classique et bêtise romantique*

Ce que j'appelle « bêtise classique » et « bêtise romantique » sont plus des idéaux-types que des catégories historiques bien définies. Il ne s'agit pas tant de se réclamer d'une histoire que d'une manière de comprendre ces notions. Les classiques et les romantiques considèrent la bêtise comme un défaut non pas de rationalité ou de jugement comme les contemporains, mais comme un défaut de *raison*, la raison n'étant pas seulement la faculté de raisonner, mais celle qui obéit à des principes et surtout à des valeurs, qui sont non seulement des valeurs morales (la justice, le bien), mais aussi des valeurs esthétiques (le beau) et surtout des valeurs cognitives (le vrai). Mais là où le classique voit dans la bêtise – ou plus exactement dans la sottise – un envers calamiteux de la raison, le romantique se laisse fasciner par cet envers.

La bêtise selon les classiques n'est pas d'abord un trait de certaines actions ou de certains jugements, mais de certains individus et de certains caractères. Elle est une certaine sorte d'inhérence, une propriété essentielle de celui qui l'a, et non pas un accident. Comme le dit la Bruyère, « La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent ». Ce qui est bête c'est la personne tout

entière. Les classiques, en second lieu, ne caractérisent pas la bêtise comme étant seulement un défaut intellectuel ou un manque de jugement, mais avant tout comme un défaut de la *sensibilité*. C'est notamment pourquoi ils emploient très rarement le terme de *bêtise*, mais plutôt celui de *sottise*. Le sot n'est pas bête seulement au sens où il manquerait de jugement, de logique, ou d'intelligence, mais parce qu'il a défaut de la sensibilité. De la sensibilité aux autres d'abord : le sot est un vaniteux, celui qui est plein de son moi. De la sottise à la fatuité il n'y a qu'un pas. A nouveau La Bruyère : « Un fat est celui que les sots croient homme d'esprit ». Ou encore chez La Fontaine ce mulet vaniteux qui se vantait de sa généalogie, et à qui il arrive que « étant devenu vieux on le mit au moulin »

« Quand le malheur ne serait bon  
 Qu'à mettre un sot à la raison,  
 Toujours serait-ce à juste cause  
 Qu'on le dit bon à quelque chose. »

Un sot mis à la raison n'est pas quelqu'un qu'on rend plus intelligent ou auquel on donne de l'esprit. Car il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour échapper à la sottise. Il faut aussi avoir un certain *respect* pour les *valeurs* de l'esprit, et au premier chef pour la vérité<sup>14</sup>. Ou plus exactement, avoir *réellement* de l'esprit c'est aussi avoir un sens des *valeurs* de l'esprit. C'est pourquoi les classiques distinguent quelqu'un qui a de l'esprit – donc qui n'est pas un sot – de celui qui est un *bel esprit*. Le bel esprit est celui qui prétend avoir de l'esprit, et en a sans doute une part, mais qui ne respecte pas la vérité parce qu'il ne songe qu'à briller. Rien n'est plus parlant à cet égard que le mot de Malebranche qu'il faut mettre au fronton de toute théorie de la bêtise :

« Le stupide et le bel esprit sont également fermés à la vérité ; il y a toutefois cette différence que le stupide esprit la respecte tandis que le bel esprit la méprise »<sup>15</sup>

Le stupide manque de jugement et ne peut accéder au vrai. Mais le bel esprit *méprise* la vérité comme valeur et n'en a cure. Par là il rejoint celui qu'Erasmus appelait le *fol*,

<sup>14</sup> Sur ce point voir le bel essai de I. Johansson , « Respect for logic », University of Göteborg, web series , 36, 2006

<sup>15</sup> Malebranche, *Recherche de la vérité*

et les latins le *stultus* : *Stultitia* et *moria* sont les noms latins de la sottise, qui n'est pas du tout l'absence d'intelligence, mais l'absence de sagesse, propriété morale et non pas intellectuelle (Chamfort : « La plupart des folies ne viennent que de sottises »). Chez Sénèque le *stultus*, le sot, est celui qui s'agite sans raison et s'occupe sans cesse de choses vaines et sans intérêt, qui n'est pas maître de son temps<sup>16</sup>. Chez les grands moralistes, le sot est celui qui manque de valeurs morales ( La Rochefoucauld : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon »), mais surtout de valeurs intellectuelles. Il est simplement aveugle à celles-ci. Pour les penseurs classiques, la raison et la vérité sont des propriétés objectives, et les valeurs correspondantes sont tout aussi objectives. Celui qui n'est pas capable d'avoir les attitudes appropriées, l'esprit et la véracité, qui sont des vertus cognitives ou intellectuelles<sup>17</sup>, est quelqu'un à qui il manque non seulement une certaine compétence cognitive, mais aussi une certaine compétence affective et par là même éthique.

C'est une tout autre perspective que vont adopter les romantiques. C'est avec le romantisme que la bêtise devient un thème littéraire et philosophique de plein droit. Jean Paul écrit un *Eloge de la bêtise* qui parodie Erasme, mais porte sur tout autre chose que la *stultitia* et la sottise des classiques. Il y a deux traits principaux de la bêtise romantique<sup>18</sup>. Le premier est que la bêtise est l'envers de la raison classique, donc des valeurs du vrai, mais à la différence du classique, qui la méprise, le romantique est fasciné par elle, par le type de fascination qui s'allie au mépris. C'est l'envers du bien juger kantien : alors que bien juger, donc avoir de l'esprit, selon Kant, c'est bien appliquer les catégories au divers de l'intuition sensible, celui qui est bête et juge mal, selon le romantique, est celui qui produit des jugements au-delà des catégories. Cela correspond en fait à la définition kantienne du sublime. Il y a

---

<sup>16</sup> Humilis res est stultitia, abiecta, sordida, seruilis, multis affectibus et sacrissimis subiecta. Hos tam graues dominos, interdum alternis imperantes, interdum pariter, dimittit a te sapientia, quae sola libertas est. Una ad hanc fert uia, et quidem recta; non aberrabis; uade certo gradu. Si uis omnia tibi subicere, te subice rationi; multos reges, si ratio te rexerit. Ab illa disces quid et quemadmodum aggredi debeas; non incidis rebus ( à Lucilius, IV, 37)

<sup>17</sup> Ce que Bernard Williams appelle les *vertus de vérité* (*Truth and Truthfulness*, Princeton 2002, tr : fr *Vérité et véracité*, Paris Gallimard 2006) sont les vertus classiques par excellence, même si comme Williams le montre elles ont une histoire.

<sup>18</sup> Voir Alain Roger, op cit, ch II

une sourde affinité entre le sublime comme catégorie esthétique et la bêtise, que Schopenhauer a très bien vue, ce qui fait de lui le grand penseur de la bêtise du XIX<sup>ème</sup> siècle romantique. Pour Schopenhauer, la bêtise est une inaptitude à faire usage du principe de raison suffisante, qui nous fait sortir de la représentation et nous livre à la volonté qui égalise les plus grands génies et les met sur le même plan que les animaux (brutes) et les plantes (légumes) : elle met tout le monde, comme le dit Deleuze qui reprend la substance des vues de Schopenhauer, sur le même fond « digestif et légumineux »<sup>19</sup>. Deleuze assimile la bêtise à ce fond sans fond abyssal dont il voit chez Schelling l'incarnation. Peut-être était quelque chose de ce genre que voulait dire Renan quand il disait qu'il n'y a qu'une seule qui donne l'idée de l'infini, à savoir la bêtise humaine.<sup>20</sup> Le second grand trait de la bêtise romantique est qu'elle est le propre des foules et des masses. Pour le romantique la bêtise n'est pas l'attribut de quelques uns, mais de tout le monde. C'est la foule qui est bête, qui égalise tout et digère tout. Cette thématique court de Poe et Baudelaire à Flaubert, et de Nietzsche à Musil et Valéry. La foule bête s'oppose au génie et au poète mais elle le fascine aussi : le poète et l'idiot ne contemplent-ils pas tous deux ce puits sans fond qu'est la stupidité humaine ? Les deux thèmes, celui de la bêtise comme anti-raison et celui de la bêtise comme propre des foules se conjuguent dans l'idée, elle aussi très romantique, selon laquelle la bêtise est l'incarnation des principes mêmes de la raison et avant tout celui d'identité. L'imbécile, de Prudhomme à Homais, est celui qui énonce des tautologies, des proverbes, des idées reçues et des lieux communs, et qui épuise la raison dans l'usage du principe d'identité : « Les affaires sont les affaires », « tous les juifs sont des juifs », « Vive la Pologne, car s'il n'y avait pas de Pologne il n'y aurait pas de polonais ! » etc. La sagesse des nations devient la sottise des peuples<sup>21</sup>. Ce que le romantique – ou le post romantique comme Flaubert, hait dans la bêtise est exactement le contraire de ce que le

---

<sup>19</sup> *Différence et répétition*, cité par Alain Roger, op. cit. p. 28.

<sup>20</sup> *Dialogues et opinion philosophiques*, Calman Levy, Paris, 18 p.

<sup>21</sup> Alain Roger, qui défend nettement la conception romantique de la bêtise, fait de la tautologie l'essence de la bêtise, reprenant une idée de Schopenhauer qui sera aussi au centre des essais de Clément Rosset (voir *Le réel ou traité de l'idiotie*, Paris, Gallimard 198

classique lui reprochait : le fait qu'elle rejoigne, par sa célébration du principe d'identité  $A = A$ , l'essence de la raison. C'est la raison elle-même qui est « conne »<sup>22</sup>. Comme le dit Deleuze, résumant parfaitement le retournement des Lumières au romantisme et prononçant un credo qui sera aussi celui des post-modernes: « Ce n'est pas le sommeil de la raison qui engendre des monstres, mais la rationalité vigilante et insomniaque »<sup>23</sup>. D'où un autre thème, que l'on retrouvera jusqu'à Bergson et à l'existentialisme : la bêtise c'est la raison statique et immobile, avec ses principes, ses concepts vides et ses vérités permanentes, alors que ce qui s'oppose à la elle c'est le dynamique et le temporel qui sont source d'évolution créatrice et qui ne se saisissent que dans l'intuition<sup>24</sup>.

J'ai brossé à grands traits trois conceptions de la bêtise : la conception classique selon laquelle elle est aussi bien un défaut intellectuel qu'un vice moral – une insensibilité aux valeurs cognitives -, la conception romantique selon laquelle c'est l'incarnation de la logique et de la raison identitaire qui écrase les différences et la créativité, et la conception contemporaine démocratique selon laquelle elle est la manifestation d'une irrationalité partagée par l'espèce humaine. Laquelle est correcte ? La réponse est difficile, parce que, comme l'on remarqué tous ceux qui se sont attaqués à la bêtise, le phénomène est pluriel et fuyant. Dans la *Dunciade* de Pope, la bêtise (*dullness*) se présente sur son trône comme une reine ou une déesse dotée de tous ses attributs – foulant à ses pieds la science, l'esprit, la logique et la morale- mais la bêtise moderne et contemporaine est multiforme. Selon le credo contemporaine, peut-être n'y a-t-il pas une essence de la bêtise, et peut-être est-elle affaire de contextes, d'occasions : tout le monde est un peu bête tout le temps. Peut-être chacune des conceptions que j'ai distinguées offre-t-elle une facette de cette propriété multiforme. Pourtant, s'il ya une conception qui a le plus de chances

---

<sup>22</sup> Georges Picard, *De la connerie*, Paris, Corti 1994, p.54

<sup>23</sup> Deleuze et Guattari, *L'anti oedipe*, Paris, Minuit 1972, p. 133

<sup>24</sup> Benda, mieux que tout autre, dans sa hargne contre le bergsonisme, vit parfaitement comment ce dernier récupéra les notions de vie, de changement et de dynamisme au bénéfice de l'intelligence et de l'intuition, opposées au statisme du concept et de la raison. Pour Benda, la bêtise, c'est Belphégor, le dieu amorphe. Pour Bergson, c'est l'intelligence créatrice.

d'être correcte, c'est bien la conception classique. L'erreur commune à la conception romantique et à la conception contemporaine consiste à voir dans la bêtise un défaut principalement intellectuel – manque de logique ou excès de logique - alors que la bêtise est aussi un défaut de la sensibilité et de l'affect, et plus exactement une incapacité de l'affect de se mettre en harmonie avec les exigences de l'entendement et de la raison. Personne, mis à part les grands moralistes classiques n'a mieux vu cela que Robert Musil. Dans son célèbre essai *Über die Dummheit*, il distingue la bêtise honnête, celle du benêt ou du niais, de la bêtise prétentieuse, supérieure, qui est

« moins un manque d'intelligence qu'une abdication de celle-ci devant les tâches qu'elle prétend accomplir alors qu'elles ne lui conviennent pas ; elle peut comporter tous les caractères négatifs d'un entendement faible, mais avec en plus, tous ceux qu'impliquent une affectivité déséquilibrée, contrefaite, irrégulière, en un mot : malade. Comme il n'a pas d'affectivités « normalisées », cette déviation malade traduit plus précisément une dysharmonie entre les partis pris du sentiment et un entendement incapable de les modérer. Cette bêtise supérieure est la vraie maladie de la formation... Elle peut affecter la plus haute intellectualité. »<sup>25</sup>

C'est exactement cette bêtise « intelligente », comme l'appelle Musil, que Malebranche diagnostiquait chez le « bel esprit » qui méprise la vérité. Elle peut, comme le remarque Musil, faire usage de toutes les vérités et s'en emparer, « prendre tous les costumes de la vérité », alors que « la vérité, elle, n'a jamais qu'un seul vêtement, qu'un seul chemin : elle est toujours handicapée. » Que la bêtise puisse prendre les costumes de la vérité, c'est justement là son leurre suprême.

Comme le disait Bacon :

Lorsque l'erreur porte les livrées de la vérité, elle est souvent plus respectée que la vérité même, et ce faux respect a des suites très dangereuses. *Pessima res errorum apotheosis, et pro pester intellectus habenda est, si vanis accedat venaratio.* (Bacon, *Novum organum* I)

---

<sup>25</sup> Musil, „Über die Dummheit“, tr. Jacottet, in *Essais*, Paris, Seuil 1984, p. 314-15 . Presque tout ce qu' il y a à dire ici l'est par Kevin Mulligan op cit.

#### 4. *L'empire de la foutaise*

On a affaire, dans nombre de ces circonstances (l'affaire Sokal étant un paradigme) très exactement à ce que Harry Frankfurt appelle, dans un essai qui a eu un immense succès, *On Bullshit*, à de la *foutaise*<sup>26</sup>. La foutaise, nous explique-t-il est un phénomène extrêmement répandu dans notre culture. Produire, par des articles, des livres, des interviews de journaux, et aujourd'hui encore plus massivement que jamais dans l'histoire de l'humanité, avec internet, sur des blogs, des sites variés, de la foutaise, ce n'est pas mentir, ou déroger au vrai, au sens où l'on ferait des erreurs, des jugements faux ou même où l'on ferait des mensonges. Comme le dit Frankfurt, celui qui dit de la foutaise n'est

pas en train d'exprimer un énoncé qui serait vrai ou faux, comme un mensonge: L'essence de la foutaise est simplement un manque de connexion avec un souci (*care*) pour la vérité – une indifférence à la question de savoir ce qu'il en est réellement.

Le *bullshiter*, est littéralement quelqu'un qui *se fout* de dire quoi que ce soit de vrai ou de faux et *se fout de nous*. Il n'a aucun respect pour la vérité, ni pour les valeurs cognitives. Il se moque de dire des choses vraies, justifiées, confirmées, ou informées. Il se moque du fait que ce qu'il dit de la science, de la philosophie ou des œuvres de l'esprit soit correct ou pas. Ce qui l'intéresse c'est seulement d'en dire quelque chose, et si possible quelque chose qui soit nouveau, intéressant, curieux. Il est, dans un univers auquel les medias ont donné une chambre d'écho inégalée, la réincarnation du bel esprit « fermé à la vérité » dont parlait Malebranche. Ce dernier avait d'ailleurs parfaitement diagnostiqué l'une des passions du bel esprit et du producteur de foutaise : un usage mal placé de la *curiosité*, qui devrait être une vertu intellectuelle, mais qui entre leurs mains devient un vice :

---

<sup>26</sup> In H. Frankfurt, *the importance of what we care about*, Princeton University Press, 1986, rep in 2005. Le titre de la traduction française est *l'art de dire des conneries*, qui ne me paraît pas rendre l'idée.

« Les savants mêmes et ceux qui se piquent d'esprit passent plus de la moitié de leur vie dans des actions purement animales..Ils font de leur tête une espèce de garde meuble, dans laquelle ils entassent sans discernement et sans ordre...Ils se font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiques, qui n'ont rien de riche ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion et du hasard, et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste » ( *Recherche de la vérité*, Préface)

Dans la science, l'auteur post moderne dont se moque Sokal aime ce qui est nouveau, ce qui surprend. Tous ceux qui lisent les ouvrages et revues de popularisation scientifique le savent : la mécanique quantique, même si on n'y comprend rien, est bien plus intéressante que la mécanique classique (qui réserve pourtant bien des surprises); les structures dissipatives sont bien plus drôles que les structures assimilatives, le théorème de Gödel bien plus intéressant que celui de Löwenheim-Skolem (qui n'est pas si trivial), les machines de Turing bien plus rigolotes, avec leurs rubans, que la plate thèse de Church (qui est plus puissante), la théorie des catastrophes bien plus amusante que la dynamique des fluides ( qui est très complexe), la logique dynamique bien plus porteuse que la barbantte logique modale ( qui peut être tout aussi dynamique), la vie artificielle bien plus sexy que la vie naturelle (alors que la première est au contraire ennuyeuse), etc. Dans la philosophie, l'herméneutique est bien plus excitante que la bête histoire des idées, la lecture de Derrida sur Searle est bien plus drôle que l'inverse, etc. En littérature Christine Angot est plus intéressante que Paul Bourget et Amélie Nothomb que George Sand (alors que je ne vois pas trop la différence). Un Bouvard d'aujourd'hui aurait beaucoup à surfer.

Les auteurs qu'attaquaient Sokal et Bricmont ne sont donc pas tant des idiots qu'ils ne sont des sots, des *fools*, au sens le plus classique du terme. Ils sont remarquablement intelligents, compétents, instruits, et même, à bien des égards, savants. Ce sont tous des universitaires de haut vol, des érudits, des intellectuels remarquablement subtils et sophistiqués, auteurs d'ouvrages complexes et, à bien des égards, remarquablement inventifs. Mais ils sont typiquement des cas de ce que Musil appelle la « bêtise intelligente ».

Ce que Sokal voulut renverser, c'est précisément cette *audace*, cet *héroïsme* que l'on célèbre tant dans la pensée contemporaine. Depuis plus d'un siècle, depuis en fait Bergson, on célèbre la nouveauté, l'inventivité de la pensée française contemporaine, son caractère *osé*. On nous a parlé de l'aventure du bergsonisme, de l'existentialisme, du structuralisme, de la nouvelle philosophie, en décrivant les exploits de ces penseurs comme des « aventures »<sup>27</sup> La pensée de la foutaise est une pensée qui ose, qui a un sacré culot. Mais oser, ce n'est pas simplement proposer, comme on le dit souvent, une avancée, une « percée » dans la pensée. C'est aussi manquer de respect pour des valeurs, des interdits, des normes. Ici celles de l'intellect. Michel Audiard disait que les cons ça ose tout, et que c'est même à cela qu'on les reconnaît. Ce n'est pas complètement vrai. Certains osent seulement dans le domaine de l'intellect.

### 5. *La bêtise philosophique*

Les philosophes, de Malebranche à Deleuze, adorent dénoncer la bêtise et la diagnostiquer. La nouveauté est qu'ils en sont devenus, en ce début de vingt-et-unième siècle, parmi les principaux producteurs. G.A. Cohen a suggéré que si les Français avaient acquis, dans ce domaine une sorte de monopole, c'est parce qu'ils enseignent la philosophie dans l'enseignement secondaire<sup>28</sup>. L'argument n'est pas très bon, car les Etats-Unis, pour ne prendre que leur cas, sont parvenus à créer autant de *Bullshit* que la plupart des autres pays réunis alors même qu'on n'y enseigne pas la philosophie dans le secondaire et qu'elle est une discipline académique très minoritaire dans la culture des medias, à la différence de ce qui se produit en France, en Italie ou en Espagne. Le même genre de jugements que celui de G. A. Cohen ont été portés par Max Black, Bernard Williams et Galen Strawson

---

<sup>27</sup> Alain Badiou a parlé de « l'aventure de la pensée française contemporaine », (« the adventure of French philosophy », *New Left Review* 35, September-October 2005. un livre porte le nom : « Vincennes : une aventure de la pensée française : Vincennes » (J. M. Djian, Paris, Flammarion 2009)

<sup>28</sup> G.A Cohen., « Deeper into Bullshit », in Buss, S., Overton, L. (dir), *Contours of Agency : Essays on Themes from Harry Frankfurt*, Cambridge : MIT Press, 2002 p. 322-339.

au sujet de la production philosophique de langue anglaise, quand ils ont déclaré que quasiment 98% de la production philosophique anglophone était nulle. Alors qu'est-ce qui fait la spécificité française ? La nosologie philosophique doit aussi se compléter de l'étiologie<sup>29</sup>.

Dans l'un des premiers essais de nosologie philosophique du vingtième siècle, *Belphégor* (1918), Julien Benda donnait comme cause la perte des valeurs intellectuelles, qu'il identifiait au règne du romantisme et de l'esthétisme, le fait qu'elle « soit tout entière faite par les femmes » parce que ce sont elles qui ont des loisirs et le temps pour des activités de luxe, dont la philosophie fait partie.<sup>30</sup> Cette explication n'est pas bien bonne, car les hommes ont abondamment fait la preuve de leur capacité à user de leurs loisirs de la manière que Benda réprouvait, et il faut bien dire que les principaux philosophes capables d'incarner la bêtise philosophique en France sont de sexe masculin, les femmes philosophes devant se contenter, non sans de brillantes exceptions, de la portion congrue. Les sociologues de l'école de Bourdieu se sont aussi attelés à la tâche, et ils ont produit des hypothèses convaincantes, comme la progressive médiatisation d'une bonne partie du champ intellectuel.<sup>31</sup> Les noces de la philosophie et du journalisme ne datent pas, en France, d'hier. Alain, puis Sartre avaient préparé le terrain. Michel Foucault proposa explicitement de définir la philosophie comme une « ontologie du présent ». aujourd'hui la philosophie médiatique est un marché, qui a ses animateurs vedettes, ses émissions phares à la radio et à la télévision, ses magazines, ses *groupies* et ses *geeks*. Le fait qu'elle pèse sur l'éducation, tende à définir les sujets du bac et à imposer ses thématiques – qui relèvent toutes peu ou prou de l'éthique, et qui excluent par principe les parties les plus théoriques de la philosophie (« Cela n'intéresse personne ») – tend à donner raison à G.A. Cohen. La situation française

---

<sup>29</sup> Parmi d'excellentes nosologies, il y a les essais de Frederic Nef et de Kevin Mulligan que j'ai jadis publiés dans *Stanford French Review*, 17. 1994, mais personne ne semble les avoir lus. L'article de Jon Elster « obscurantisme dur et obscurantisme mou dans les sciences sociales », *Diogenes*, 229-30, 231- 47, 2011 dresse un bonne nosologie, mais ne donne aucune étiologie.

<sup>30</sup> Julien Benda, *Belphégor*, Paris, Emile Paul 1918, p. 171

<sup>31</sup> Louis Pinto, *La Vocation et le métier de philosophe. Pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine*, Paris, Seuil, 2007.

ressemble certes à celles d'autres pays, et la philosophie médiatique se porte bien partout en Europe, de l'Espagne à la Finlande, de l'Angleterre au Portugal et à l'Italie. Mais la massification entraîne-t-elle par elle-même la bêtise ? Elle ne l'entraîne que si les conditions et les normes de la pensée changent et deviennent celles du journalisme : n'accepter un argument que s'il produit des effets, une pensée que si elle est frappante, une thèse que si elle est d'actualité, ignorer systématiquement tout ce qui peut coûter un effort intellectuel. Le succès de la philosophie dans les médias et la vie culturelle en général accentue un phénomène qui est l'une des marques de l'absence de respect pour les valeurs intellectuelles : le faux raisonnement ou le pseudo raisonnement (*sham reasoning*)<sup>32</sup>. Un autre facteur important est l'absence, en France en particulier, de véritables critiques dans les journaux : la plupart des recensions d'ouvrages sont des panégyriques ou des passages de brosse à reluire, et quand un article est un peu critique ou négatif, on crie à la polémique ou à la malveillance. Il n'y a pratiquement pas en France d'équivalent des rubriques *Letters to the Editor* des journaux anglais ou américains. Tous ces traits de la culture journalistique contribuent à la marche invincible de la sottise. Ce qui produit la sottise c'est la généralisation de ce que Malebranche décrivait comme le comportement des beaux esprits, sous l'espèce de ce qu'on appelait pas encore le snob :

« Un mauvais mot, un accent de province, une petite grimace les irrite infiniment plus qu'un amas confus de méchantes raisons. Ils ne peuvent reconnaître le défaut d'un raisonnement, mais ils sentent parfaitement bien une fausse mesure et un geste mal réglé. En un mot ils ont une parfaite intelligence des choses sensibles, parce qu'ils ont fait un usage continu de leurs sens ; mais ils n'ont point la véritable intelligence des choses qui dépendent de la raison, parce qu'ils n'ont presque jamais fait usage de la leur. » (*Recherche de la vérité*, II ii , 8)

---

<sup>32</sup> Cf Peirce, *Collected Papers*, I, 2, 56, "Lessons from the history of science" : The effect of mixing speculative inquiry with questions of conduct results finally in a sort of half make-believe reasoning which deceives itself in regard to its real character. ... In short, it is no longer the reasoning which determines what the conclusion shall be, but it is the conclusion which determines what the reasoning shall be. This is sham reasoning. In short, as morality supposes self-control, men learn that they must not surrender themselves unreservedly to any method, without considering to what conclusions it will lead them. But this is utterly contrary to the single-mindedness that is requisite in science. » Peirce avait bien vu le rapport entre le mauvais raisonnement et l'abaissement de la moralité. Voir aussi Frédéric Paulhan, *Esprits logiques et esprits faux*, Alcan Paris, 1889.

Mais aucune explication n'est plus simple que celle que produisit Benda dans *La France Byzantine* : « le snobisme a pris des proportions qu'on ne lui avait encore jamais vues ; il est devenu l'opinion. »<sup>33</sup>

---

<sup>33</sup> Benda, *La France Byzantine*, Paris, Gallimard 1945, p. 149